

Henry-Jean Servat

LES TROIS GLORIEUSES

Danielle
Darrieux

Michèle
Morgan

Micheline
Presle



Pygmalion

LES TROIS GLORIEUSES

Danielle Darrieux
Michèle Morgan
Micheline Presle

HENRY-JEAN SERVAT

LES TROIS
GLORIEUSES

Danielle Darrieux
Michèle Morgan
Micheline Presle



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2008, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0193-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Joséphine, Éléonore et Hortense

Lorsque des créatures de légende, enfin, se rencontrent – à supposer, d'évidence, qu'elles puissent arriver un jour ou un autre à croiser leurs destinées –, l'instant se révèle toujours rare et le moment, historique. Mais il est parfois des occasions manquées, où des créatures de légende ne se rencontrent pas, qui incitent à rêver tout autant, sinon plus encore. Ainsi donc, une ou plusieurs fois, l'une de ces rencontres magiques, comme seuls les cinéphiles amoureux les espèrent, faillit – oui faillit ! – avoir lieu sur un écran de cinéma. Mais, étoffes froissées, cœurs chiffonnés pour un oui, pour un non, il arrive que les légendes ne se mélangent pas et s'effleurent à peine. Les choses en restent là, et – mille fois hélas ! – la rencontre tant attendue n'a pas lieu. Pourtant, tout se présente de façon quasi idyllique. Comme en ce début de bobine de film où Sa Majesté l'impératrice des Français trône à la créole, mollement alanguie sur son canapé de repos. Le spectacle fait de l'effet car elle a, pour la première fois de son histoire personnelle, de jolis yeux allongés, démesurés et étirés jusqu'aux tempes, de teinte bleutée. Une Joséphine de Beauharnais

LA VÉRITABLE AVA GARDNER

au regard couleur de mer, personne ne peut l'oublier. Teint d'opaline, cheveux de jais, robe turquoise ceinturée sous la poitrine, elle devise en pouffant à mots étouffés avec deux amies au fin fond d'un boudoir Directoire.

On devine que la merveilleuse, créature aguichante, se moque à demi d'un frétillant escogriffe maigre comme un jeune serin et coiffé comme une meule de foin. La caméra s'approche d'elle. Et, en gros plan sur l'écran, les téléspectateurs d'aujourd'hui, à l'instar de ceux d'hier, reconnaissent, son image emplissant le cadre, le beau visage pâle de Michèle Morgan incarnant majestueusement, sans la moindre carnation caramel, une Joséphine originaire des Antilles, alors maîtresse de Barras, assistant à l'entrée intempestive du général Bonaparte dans la vie parisienne, les salons mondains et sa carrière sentimentale.

Dans le film *Napoléon*, superproduction historique en couleurs de l'année 1954, que le générique introduit en ces termes : « Voici un ouvrage nouveau de Sacha Guitry avec, par ordre alphabétique... », tous les noms célèbres du gratin, doré sur « tranches », du cinéma français de l'époque défilent en lettres de relief sur un fond bleu tapissé d'abeilles impériales. Dès que se clôt le générique, impressionnant comme un épais annuaire recensant toutes les gloires nationales du moment, le Maître ouvre les festivités en grand. Assis en son salon au beau milieu d'une petite coterie de courtisans salonnards, il péroré dans la robe de chambre fleurie de Talleyrand et, après que lui a été annoncée la mort de l'empereur à Sainte-Hélène, il entreprend d'en narrer, par le menu, l'existence agitée.

Bien que malade, Guitry, décédé en 1957, se tint, en cette histoire comme en presque toutes les autres qu'il dirigea, et devant et derrière la caméra et, aux dires de ceux qui travaillèrent avec lui sur ce film, il se montra constamment spirituel et courtois. Bien malin, alors que débute le récit, celui qui pourrait trouver un seul nom célèbre d'acteur ou d'actrice du cinéma hexagonal ne montrant pas le

JOSÉPHINE, ÉLÉONORE ET HORTENSE

bout de son nez dans la distribution. Ils y figurent tous. Elles y figurent toutes. Tant et si bien qu'il serait plus facile d'énoncer les noms des présents que de réussir à dénicher ceux des absents.

Donc, pour le sujet ou plutôt pour les sujettes qui nous intéressent en ce livre, Sa Majesté Michèle Morgan, d'abord, dans la peau douce et laiteuse de Joséphine, effectue une apparition remarquée dès le début de la première partie d'un long métrage qui en compte deux. À l'intention des amies qui l'entourent en sa première scène, elle affuble le nouveau venu du doux surnom de « Napo ! » et elle l'appelle « le chat botté ».

Dans l'un des plans qui suit, en une séquence d'intérieur et de nuit, elle se marie, comme chacun sait, avec le militaire corse en question que joue Daniel Gélin. Michèle a trente-quatre ans. Joséphine qui s'était rajeunie pour l'état civil en annonçait vingt-huit, le jour de ses noces, mais elle en avait trente-deux. Pour la circonstance, Michèle porte encore et toujours du bleu, un coloris qui sied à son regard, avec robe, bibi et fanfreluches assortis. La cérémonie du sacre arrive à grands pas. Michèle, drapée d'hermine blanche et de velours pourpre, la traverse au pas de charge, somptueuse et impériale. Puis le scénario continue son grand bonhomme de chemin au triple galop, musardant dans les alcôves des dames et paradant dans les palais du jeune Empire.

L'impératrice est répudiée et l'actrice la joue pathétique en diable. Michèle arbore des yeux, forcément sublimes, baignés de larmes. D'autres vedettes apparaissent puis disparaissent tout aussi vite qu'elles ont montré le bout de leur nez. À peine a-t-on le temps d'en reconnaître une, nouvelle arrivée dans le paysage, puis une autre, que toutes s'évanouissent dans le lointain. Car une autre puis une autre encore surviennent et les supplantent. C'est ainsi que, une vingtaine de minutes après l'auguste apparition de Michèle, ramène sa jolie fraise et sa carnation de pêche, une autre

LA VÉRITABLE AVA GARDNER

créature de rêve en quête de bonne aventure. L'empereur qui, entre-temps, a changé et d'apparence et de tête (c'est maintenant Raymond Pellegrin qui campe le sacré Napoléon) expédie une âpre réunion de famille. Prévenu d'une visite secrète par son mameluk Roustan, il passe en un petit cabinet attendant à la salle de son conseil où se tient une personne du beau sexe, l'attendant et de pied ferme et de mollet galbé, assise sur un tabouret. Toute de rose vêtue, un éventail au bout des doigts, la demoiselle si joliment emballée lui fait un numéro de charme insensé. Minaudant et marivaudant comme une coquette de haut vol, elle demande à Sa Majesté impériale si Elle la trouve jolie. Cette dernière, aussi empressée qu'admiration, lui rétorque du tac au tac : « très ! » sur un ton de stentor. Suit un : « Ce serait drôle que quelqu'un qui passe son temps à donner des ordres en reçoive d'un petit bout de femme comme moi ! », lâché par la visiteuse du cinq à sept, ravie. Et, sans plus de manières, celle-ci se lève et s'installe sur les genoux du souverain peu pontifiant en lui demandant à être embrassée « dans le cou ! » précise-t-elle, avant d'ajouter, fine mouche : « On n'est quand même pas là pour s'amuser ! ».

La séquence s'arrête sur ces mots exquis. Elle a duré, chronomètre en main, deux minutes, pas une seconde de plus ni de moins. Le personnage d'Éléonore Denuelle, maîtresse connue et reconnue du premier empereur des Français, le temps de quelques étreintes d'après-midi menées à la hussarde, n'est pas de pure fantaisie. Pourtant, de cette aimable participation, celle qui l'incarne, Danielle Darrieux, fait un moment de savante séduction, frémissante et froufrouante, avec envolées de battements de cils et palpitations de bouche en cœur. On se dit qu'on aurait bien aimé que Guitry fit, à ce moment précis, débarquer dans le petit salon l'impératrice des Français. Dans un même plan, coude à coude, nous aurions ainsi vu, réunies pour la seconde fois dans l'histoire du cinéma, Michèle Morgan et

JOSÉPHINE, ÉLÉONORE ET HORTENSE

Danielle Darrieux. Deux monstres sacrés se donnant la réplique. L'une dans son registre d'élégante femme du monde, gardant son chic et sa réserve, impériale et passionnée, ce qui est bien le cas de l'écrire, et l'autre, mutine, jouant les coquettes, la mine à peine effarouchée et les lèvres en accroche-cœur. Mais las ! la porte demeure close. Éléonore reste sur les genoux souverains. Joséphine vague ailleurs. Et la rencontre au sommet n'a pas lieu.

Les bobines du film continuent à tourner une bonne heure durant. Le temps passe mais personne ne s'ennuie pour autant. Finissent par arriver et l'effondrement du règne et le moment de l'abdication. Roulant carrosse, Napoléon I^{er} débarque à la Malmaison pour y faire halte parmi ses souvenirs avant d'avoir à quitter définitivement le sol de son pays. Il va être envoyé *manu militari* dans l'île de Sainte-Hélène. Sans tambour ni trompette, à l'arrêt de la berline, au pied de la portière, l'attend, l'air catastrophé, croulant et dans une révérence impeccable et sous un chagrin épouvantable, sa belle-fille chérie, enfant de son ex-femme puisqu'il a divorcé de Joséphine. Hortense, née de Beauharnais, est aussi devenue sa belle-sœur puisque mariée, en maugréant, à son frère Louis.

En robe gris souris, perles autour du cou, celle qui est l'ex-reine de Hollande suit l'ex-souverain s'engouffrant à l'intérieur du château et vient lui offrir une ceinture à l'intérieur de laquelle, par ses soins, a été cousu, point par point, son collier de diamants afin que le monarque destitué puisse l'emporter en son lointain exil. Puis la célèbre reine Hortense, déjà mère du futur Napoléon III, à laquelle prête une fière et même émouvante allure la princesse Micheline Presle, chevelure acajou et mèches frisées, accompagne Napoléon I^{er} dans le parc afin d'y effectuer quelques pas et quelques brins de causerie en sa compagnie. On se dit – mais c'est impossible ! – que ce serait grandiose si la première impératrice ressuscitait soudain et pointait le bout de son nez afin de venir dialoguer avec sa fille. La rencontre

LA VÉRITABLE AVA GARDNER

de Michèle Morgan et de Micheline Presle, en 1954, deux images de classe absolue, se mesurant du coin du cil et du bout des lèvres, n'a malheureusement pas lieu.

Michèle à laquelle je raconte la scène, la vraie du film de Guitry sur pellicule et celle dont on rêve, en laquelle sa camarade Micheline Presle joue, en quelque sorte, sa fille puisque Hortense était l'enfant de Joséphine, en rit sur son canapé blanc cassé, chez elle : « Mon Dieu ! Je l'avais oublié ! Micheline ! Ma fille ! Qui plus est, dans ce film ! » Elle s'en amuse et se demande même si elle avait, à l'époque, réalisé toute l'étendue de cet apparemment inouï qui n'en finit pas, aujourd'hui, de la faire sourire. Michèle aurait encore d'autres raisons de sourire si, en cet instant précis, elle se souvenait que ce même rôle de Joséphine, qu'elle tint chez Guitry, Micheline le joua, elle, chez Jean Delannoy, quelques années plus tard. Dans *Vénus impériale*, en effet, mademoiselle Presle prête ses formes, serrées en une robe Empire étranglée sous la poitrine, à la même Joséphine, passant son temps à se faire houspiller par sa belle-sœur Pauline Borghese campée avec beaucoup de relief par Gina Lollobrigida.

Mais, pour en revenir à nos rêves brisés et à l'Histoire de France, revue et corrigée par Guitry, à l'instant précis où son Napoléon déchu gagne le parc de la Malmaison en compagnie de sa belle-fille jouée par Micheline, sortent des bosquets comme par enchantement – il est vrai que nous sommes en un film de Sacha Guitry – plusieurs femmes qui, ayant traversé la vie du héros, se regroupent à son entour. On les voit venir de loin. Il y a donc, dans le lot, d'abord, la reine Hortense, campée par Micheline Presle. Puis Madame Mère, drapée de longs voiles noirs. Puis la Polonaise Marie Waleska, interprétée par Lana Marconi – madame Guitry, d'origine roumaine –, pourvue d'un accent étranger tout à fait en accord et flanquée du fils que lui a fait l'empereur. On se dit que ce serait beau si la non moins fameuse Éléonore Denuelle ramenait ici sa si jolie

JOSÉPHINE, ÉLÉONORE ET HORTENSE

fraise. Et, en ce cas précis, bonheur aussitôt rêvé, aussitôt exaucé, mademoiselle Danielle Darrieux, entr'aperçue soixante minutes plus tôt, arrive elle aussi, gantée et chapeauté, avec l'autre fils de l'empereur, assurément fait à l'issue de la rencontre amoureuse aux prémices de laquelle nous avons assisté aux premières loges. On se pince pour le croire. Mais, las, manque à l'appel, absence criante, Sa Majesté l'ex-impératrice Joséphine que le Maître n'a visiblement pas osé, cette fois non plus, ressusciter : elle était décédée en 1814, soit une année avant le moment de ce « champ » du départ. Sa Grâce Michèle Morgan (peut-on rêver en imaginant, dans cette séquence, son fantôme enrubbanné hors cadre puisque la demeure était sienne ?) n'assiste donc pas à ces adieux définitifs qui, n'ayant rien de retrouvailles, font cependant office de premières rencontres. L'occasion du trio est bel et bien manquée. Mais le duo ne se trouve pas dépourvu de piquant.

Au coude à coude, en effet, lors de cette très brève mais intense et immortelle séquence, historique dans tous les sens du terme, pour la première fois de leurs riches carrières, en attendant deux autres rencontres de cinéma qui auront lieu et trente ans et quarante ans plus tard, mesdemoiselles Danielle Darrieux et Micheline Presle se trouvent réunies. Dans un même plan. Il faut les voir, face à face, de chaque côté d'un banc de pierre, pour le croire. Elles sont ensemble à l'image mais ne se disent mot ni ne se regardent, pas même d'un clin d'œil en coin. Pour un peu, on leur chuchoterait de se saluer de la paupière, de se sourire du coin des lèvres. Las, il n'en est rien. Toutes les paires d'yeux des comédiennes convergent, en effet, vers le triste sire assis et déchu. Jamais auparavant, pareil instant de grâce n'eut pourtant lieu sur les écrans. Voulu et orchestré par Guitry, ce moment de cinéma est évidemment minuscule mais il est magique et il le serait plus encore si leur petite camarade Michèle trônait à leurs côtés. Mais ce n'est pas le cas. Et pour cause. Respectant la marche de

LA VÉRITABLE AVA GARDNER

l'Histoire et l'écriture du scénario, le réalisateur passe à côté d'une occasion grandiose qu'il loupe avec panache. Mais il ne pouvait faire autrement. Même s'il y a pensé, il savait ne pouvoir se risquer à violer l'histoire pour concrétiser l'exceptionnelle rencontre de trois glorieuses actrices qui, comme leurs personnages, ne se sont donc jamais frôlées, toutes trois ensemble, au moins sur pellicule. Enfin, presque jamais.

Au cours de la scène champêtre dans le parc de la Malmaison, la caméra de Sacha Guitry glisse doucement, comme en les caressant, sur les visages distingués de Danielle et de Micheline. Et on se dit alors que les traits fins de Micheline, tout comme ceux de Danielle dont on se souvient parfaitement, on les a déjà vus quelque part, dans le même film, peu auparavant. On cherche à peine, et on se rappelle soudain de la fameuse séquence du sacre napoléonien. On se remémore ce grand moment en lequel l'impératrice Joséphine arpente l'écran d'un pas décidé, effectuant son entrée solennelle côté jardin, à gauche, pour s'avancer vers l'autel, le pape et son mari. Avant elle, toute la Cour, sur son trente et un, a défilé en grandes pompes. On a ainsi vu passer, à la queue leu leu, une ribambelle de dignitaires en tenue d'apparat, mains jointes et tête courbée, dont Robert Manuel, Daniel Ivernel, Yves Montand, Sacha soi-même qui claudique, Jean Chevrier et, dans le même plan fixe sans coupe, arrive donc Michèle Morgan, on l'a dit et décrit. Portant un long manteau de velours rouge bordé d'hermine blanche, elle vient s'agenouiller sur un prie-Dieu. La vêtue est lourde sur ses frêles épaules, aussi quatre créatures l'aident-elles. Personne n'y prend garde car le plan et le point sont faits sur Michèle et les cinq demoiselles d'honneur font office de figurantes sur lesquelles la caméra ne s'attarde pas.

Elles ne se trouvent cadrées qu'ensemble et en mouvement, filmées dans leur marche cérémonieuse. Et c'est à peine si, dans les huit secondes qui s'enchaînent

JOSEPHINE, ÉLÉONORE ET HORTENSE

– Joséphine s’agenouille et se relève aussitôt –, on reconnaît, première à gauche, Micheline Presle. Astucieux, Guitry fait porter le manteau impérial de l’impératrice par sa fille et cela, on ne le devine qu’après, puisque, à cet instant de l’histoire, personne ne nous a présenté la reine Hortense. L’instant est incroyable car, sur cinq mètres et pendant cinq secondes, Mesdemoiselles Morgan et Presle sont côte à côte, en mini-cortège, l’une devant l’autre, n’échangeant aucun regard et aucune parole, même lorsque Micheline s’efface et recule et que Michèle se relève pour inciter les quatre demoiselles d’honneur à la suivre. Ce très court moment de cinéma concrétise, aussi stupéfiant que cela puisse paraître, la seule et unique rencontre des deux comédiennes sur un morceau de pellicule du cinéma français. On admettra que, en soixante-dix ans, c’est peu mais on sourit de savoir que, avec deux petites années de différence d’âge, les deux actrices jouent et la mère et la fille que vingt années, en fait, séparaient.

Il n’en reste pas moins vrai que le *Napoléon* de Sacha Guitry demeure, dans l’histoire du cinéma mondial, comme le premier dont, à deux reprises, une courte séquence réunit deux immenses comédiennes et le fantôme d’une troisième, aussi semblables et aussi dissemblables que Danielle Darrieux, Micheline Presle et l’ombre de Michèle Morgan. Ce film s’impose comme le seul, également, dont le générique se paie le luxe flamboyant d’afficher, à grosseur égale, les noms des trois plus célèbres actrices du cinéma français d’avant-guerre, d’après-guerre et d’avant (et même de pendant) la Nouvelle Vague.

Certes, le septième art français regorge, ce qui est bien le cas de l’écrire, de centaines de comédiennes à nulles autres pareilles. Mais, dans les encyclopédies, les mémoires et les cœurs, Danielle, Michèle et Micheline continuent à rayonner égales, depuis plus de soixante-dix années, sur un territoire qu’elles n’ont jamais cessé d’occuper et de se partager. Toutes trois furent des reines, des vraies, et le

LA VÉRITABLE AVA GARDNER

restent. Toutes trois furent d'authentiques stars, déchaînant les passions et les adulations, les ferveurs et les hystéries à la manière des rock stars des temps modernes. Toutes trois sont des légendes.

La comédie dramatique à la française, grave et/ou légère, solidement construite et finement ficelée, telle qu'elle exista, du milieu des années quarante au milieu des années soixante-dix, demeure leur matière d'élection et la classe inouïe qu'elles ont toujours affichée reste leur manière d'être, innée. Toutes trois furent, à l'âge de leurs quinze ans ou presque, vedettes dès leurs premiers films, pendant la décennie précédant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Dès leurs débuts, toutes trois régnèrent en vedettes éclatantes d'un cinéma français qui connut, par elles, avec elles et en elles, de longues heures de gloire ininterrompue. Elles restent, chacune dans un genre proche de celui des deux autres, les formidables vedettes d'une époque bénie. Ces trois grâces semblent coulées dans le même moule et nous offrir trois visages d'un éternel féminin, coquet plus que coquin, élégant plus qu'éthéré, écervelé plus qu'exacerbé, disert plus que dissipé, parisien plus que provincial. Toutes trois ont imposé un style bien à elles. Un style qui les rapproche, celui de femmes très souvent – sinon toujours – du meilleur monde, poudrées, pomponnées, pommadées, parfumées et, en même temps, un style qui les éloigne.

Toutes trois possèdent, en effet, leur registre propre dont elles sortent rarement, celui d'une femme typée plus que stéréotypée en un genre, avec un emploi légèrement différent et variant, d'un film l'autre, de quelques mèches de cheveux, de signes extérieurs de caractères et de choix de rôles. Toujours, cependant, l'une pourrait jouer les personnages campés par les deux autres, et vice-versa. Et c'est ce qui, parfois, est arrivé. Mais, bien entendu, le résultat n'aurait pas été interchangeable. Car, si chacune tient des rôles voisins de ceux des deux autres, elle y apporte ses

JOSÉPHINE, ÉLÉONORE ET HORTENSE

nuances personnelles : fantaisistes, dramatiques, sophistiquées.

Lorsque les producteurs offraient un contrat, sur un plateau, à la première et que cette dernière se trouvait occupée ailleurs ou – cela arriva ! – enceinte aux dates requises, ils se tournaient alors vers la deuxième ou la troisième qui, parfois, remplaçait sa camarade au pied levé. Mais, en aucun cas, elles n'ont été purement permutables.

Aux personnages qu'elles interprètent, Danielle, Michèle et Micheline apportent des variantes en jouant sur des variations. À chaque rôle, chacune réussit à imprimer son image. Évoquer aujourd'hui, par ordre d'arrivée au monde et dans la carrière, Danielle Darrieux, Michèle Morgan et Micheline Presle, c'est raconter un demi-siècle d'excellence du cinéma français avec ses fastes et ses frasques, son prestige et ses succès, ses fièvres et ses folies, ses désirs et ses émois. Il s'agit, ici, non pas de raconter Darrieux, Morgan et Presle, séparément – elles l'ont déjà fait toutes trois et leurs vies sont connues – mais de narrer des existences de femmes et de comédiennes qui, lors de décennies prodigieuses, ne cessèrent de se mêler et de s'entremêler. De se parler et de se répondre. De se correspondre.

